

Léon Bernier

Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC)

1997

“Les relations sociales”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Léon Bernier, chercheur à l’IQRC (Institut québécois de recherche sur la culture).

“Les relations sociales.”

Un texte de Léon Bernier publié dans l’ouvrage sous la direction de Madeleine Gauthier, Léon Bernier, Francine Bédard-Hô, Lise Dubois, Jean-Louis Paré, André Roberge, **Les 15-19 ans. Quel présent? Quel avenir?** Chapitre 2 «Les relations sociales», pages 39 à 63. Montréal: Institut québécois de recherche sur la culture, 1997, 252 pages

[Autorisation accordée par M. Léon Bernier le 29 septembre 2004]



Courriel : leonlinda@tantien.com

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition numérique réalisée le 4 novembre 2004 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

Introduction

1. L'univers relationnel des jeunes
2. Les relations familiales
3. Les relations amicales
4. Les relations amoureuses

Conclusion

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Aborder les jeunes sous l'angle des relations sociales, c'est aller directement au cœur de cette catégorie d'âge qui, plus que toute autre, se définit non seulement par l'intensité effective des interactions familiales, amicales et amoureuses, mais par l'importance qu'y revêtent l'échange et la communication à cette phase de construction de l'identité. Si la jeunesse est l'âge par excellence des choix, elle est aussi, suivant une formule d'Olivier Galland, une «phase d'expérimentation des définitions de soi [...] et des façons d'être ensemble» (1993: 35). C'est une période où parents et enfants apprennent progressivement à se percevoir les uns et les autres dans une relation entre adultes. C'en est une où l'amitié et, plus largement, l'entretien d'un réseau de sociabilité dans le groupe des pairs jouent un rôle central tant pour la fabrication de l'image et de l'estime personnelles que pour l'apprentissage des codes sociaux. C'en est une, enfin, où l'amour et la sexualité occupent une part de plus en plus tangible et engageante de projets de vie.

À ces coordonnées très globalement esquissées de l'univers relationnel des jeunes peuvent se conjuguer des effets d'âge, de génération et de période. Par exemple, on ne transige pas de la même façon avec ses parents à seize et à douze ans. Avoir seize ans ne veut pas dire non plus la même chose aujourd'hui qu'il y a vingt ou même dix ans. Les changements historiques ayant une influence sur les jeunes générations ne laissent pas non plus inchangées celles qui les vivent à un âge plus avancé. Les dissolutions d'union font notamment

en sorte de ramener sur les rangs du marché matrimonial des hommes et des femmes d'âge mûr qui peuvent être ainsi appelés à revivre des débuts amoureux en même temps que leurs propres enfants. Les familles étant beaucoup moins nombreuses qu'auparavant, cela permet également aux couples de parents de conserver du temps libre pour entretenir un réseau de sociabilité hors du cercle familial, ce qui constitue un autre élément de rapprochement des styles de vie et des modes de sociabilité respectifs des différentes générations. Être jeune aujourd'hui et plus particulièrement avoir de quinze à dix-neuf ans comporte néanmoins, au plan des expériences relationnelles, des particularités qu'il va s'agir ici d'essayer de mettre en évidence.

Souvent enfants uniques sinon membres d'une fratrie restreinte (chapitre 7), les jeunes nés depuis les années 1970 ont grandi dans un contexte de profondes transformations de la famille et des rapports parents-enfants. Plusieurs d'entre eux ont connu une séparation parentale suivie d'un épisode plus ou moins long de monoparentalité, pour ensuite vivre peut-être une recomposition familiale, toutes transitions susceptibles d'avoir modifié non seulement la composition du cercle familial immédiat mais aussi celle du réseau plus large des parents et des proches (Marcil-Gratton *et al.*, 1992; Dandurand, 1994). Les familles intactes sur le plan de l'histoire conjugale ne sont pas non plus sans se démarquer du modèle de la famille d'après-guerre, notamment en ce qui a trait à la présence des mères sur le marché du travail (chapitre 7). Contrairement à leurs propres parents, qui ri, ont jamais été en garderie et auraient été sans doute décontenancés de ne pas retrouver leur mère à la maison au retour de l'école, les jeunes de moins de vingt ans sont nombreux à avoir connu soit l'expérience de la garderie, soit celle des gardiennes de jour à domicile et à s'être, plus tard, habitués d'attendre seuls, ou le cas échéant avec les autres membres de la fratrie, le retour du travail des parents. Ces nouvelles caractéristiques familiales ne sont pas nécessairement négatives, mais ne sont pas non plus sans importance par rapport à la dynamique des relations parents-enfants, qui tend à perdre son caractère d'évidence pour devenir un processus beaucoup plus conscient et réflexif (Giddens, 1992).

N'allant plus autant de soi, les relations familiales sont devenues objet de préoccupation et de valorisation comme le confirment et le reconfirment les unes après les autres les multiples enquêtes réalisées auprès des jeunes depuis les années 1970. Dans les résultats de la première cueillette de l'enquête ASOPE (Aspirations scolaires et orientations professionnelles des étudiants), réalisée au Québec en 1972 (Bédard *et al.*, 1974a), la famille ressortait déjà au premier rang des valeurs des jeunes et ce, dans une conjoncture pourtant marquée, en particulier dans la population francophone, par une forte distance idéologique entre les générations (Bernier *et al.*, 1980). Faisant référence aux résultats d'une autre étude réalisée durant les années 1970 auprès d'un échantillon d'adolescents montréalais, Jean-François Saucier (1981) pour sa part

attirait déjà l'attention, il y a de cela une quinzaine d'années, sur la discordance entre la perception généralement positive qu'ont les jeunes des relations avec leurs parents et le stéréotype persistant de la crise d'adolescence. Dans ses réflexions plus récentes (Saucier et Marquette, 1985), le même auteur a poursuivi la remise en question, non pas tant de la notion de crise d'adolescence elle-même, dont il reconnaît la pertinence dans certains cas, mais de sa généralisation à tous les parcours d'adolescents. Alors qu'on avait eu tendance durant les décennies d'après-guerre à interpréter le développement des sociabilités adolescentes et l'adhésion à une sous-culture jeune comme des indicateurs de distanciation de la famille, il est devenu aujourd'hui beaucoup plus clair que le processus d'autonomisation qui s'opère à l'adolescence, en empruntant notamment la voie d'une identification aux pairs, n'implique pas une rupture, mais plutôt une redéfinition réciproque des rapports parents-enfants (Boullier, 1986). Dans un contexte de complexification et d'incertitude croissante du processus d'insertion sociale et d'accès à l'âge adulte, la famille tend d'ailleurs à apparaître comme une alliée plutôt que comme un obstacle à l'acquisition de l'autonomie.

Pour Giddens (1992), la valorisation de la famille de la part des jeunes tient aussi au fait que la qualité des échanges et la création d'un rapport d'intimité entre parents et enfants (Lemieux, 1996) a remplacé l'ancienne structure de relations fondée sur l'autorité parentale. Si les idéaux démocratiques ont mis du temps à passer de l'espace public à l'espace privé, cette révolution s'est cependant accélérée au cours des dernières décennies et ce, tant à l'intérieur du couple qu'entre parents et enfants. Cette démocratisation des rapports de génération au sein de la famille s'inscrit dans un processus historique bien analysé pour la France par Michel Fize (1990). Abordant le phénomène par le biais des perceptions qu'en ont eux-mêmes les acteurs, Michel Claes souligne pour sa part l'existence à la fois d'une conscience et d'une approbation de ces changements chez les jeunes comme chez les adultes. «Qu'on examine la question, précise-t-il, en interrogeant les parents ou les adolescents, le discours des divers protagonistes indique un changement des rapports entre parents et enfants qui évolue d'un modèle qui préconisait l'autorité et le contrôle vers un modèle qui met l'accent sur l'affection et le partage» (1990: 80). On peut aussi faire remarquer que ces changements coïncident avec l'allongement de la période de jeunesse, dont l'un des effets est le maintien souvent tardif des jeunes au domicile parental. Or, si le prolongement de la période de cohabitation avec les parents s'explique en partie par la plus longue durée de la scolarisation et les difficultés nouvelles de l'insertion en emploi (Gauthier, 1994), on peut croire qu'il n'est pas non plus sans lien avec l'établissement d'un *modus vivendi* qui permet aux parents et aux jeunes de vivre sans trop de heurts, sinon avec bonheur, cette plus longue cohabitation des générations.

L'instauration de la «démocratie familiale» ne s'effectue cependant pas nécessairement au même rythme dans tous les groupes sociaux. Elle ne revêt pas non plus nécessairement une égale priorité et une même signification suivant l'histoire familiale qu'ont vécue les jeunes. Ceux-ci ne forment d'ailleurs pas un groupe monolithique et l'étude des relations sociales, chez les quinze à dix-neuf ans, doit tenir compte des différences qui peuvent exister à l'intérieur de cette catégorie d'âge. Les normes et les pratiques familiales concernant, par exemple, les fréquentations et les sorties des adolescents et plus particulièrement celles des adolescentes, peuvent notamment varier en fonction du groupe ethnique et du degré d'acculturation des familles immigrées (Joyal, 1986; D'Khissy *et al.*, 1993; Meintel, 1992). Tout en subissant l'attrait du modèle de la famille démocratique pour la liberté qu'il accorde aux individus quel que soit leur âge et leur sexe, les jeunes immigrés peuvent rester attachés à certaines caractéristiques du modèle familial d'origine sans pour autant le vivre sur le mode du déchirement ou de la contradiction (Méthot, 1995).

Partant des données de deux enquêtes récentes sur les étudiants du secondaire (Cadrin-Pelletier et Nadeau, 1992; Cloutier *et al.*, 1994a), auxquelles s'ajouteront au besoin des résultats d'autres recherches, la réflexion qui suit touchera d'abord quelques dimensions globales de l'«univers relationnel» des jeunes québécois, pour ensuite aborder des composantes plus spécifiques et plus concrètes de cet univers, soit les relations dans la famille, l'amitié et la vie amoureuse.

1. L'univers relationnel des jeunes

[Retour à la table des matières](#)

Pour Rainer Zoll, «la créativité des jeunes réside surtout dans ce qu'ils créent une culture de la communication» (1992: 70). Un certain nombre de questions posées dans l'enquête de Cadrin-Pelletier et Nadeau (1992) permet de voir si cette remarque vaut, et en quel sens, pour les étudiants québécois du secondaire.

Le rapport à l'autre et le rapport à soi constituent des dimensions inter-relées, appelées à se développer parallèlement durant l'adolescence. Entre le début et la fin du secondaire, les relations avec les pairs prennent davantage d'importance en même temps que se manifeste une plus grande autonomie

personnelle. Loin de produire un repli sur soi ou sur les pairs, cette autonomie accrue s'accompagne d'une plus grande ouverture aux adultes, en tant que modèles ou figures marquantes, et se traduit par une plus grande facilité à communiquer spontanément avec des personnes inconnues.

Les attitudes que les jeunes disent adopter respectivement dans les discussions avec les pairs et avec les adultes s'avèrent, par ailleurs, assez semblables. Dans les deux contextes, et cela s'affirme au fur et à mesure que l'on progresse dans l'adolescence, la majorité d'entre eux semblent facilement enclins à exprimer leur point de vue, ce qui peut être interprété à la fois comme le signe d'une capacité d'affirmation individuelle et comme l'indice d'un fort sentiment d'intégration sociale, tant par rapport à l'univers des pairs que par rapport à celui des adultes. Au fur et à mesure qu'ils progressent en âge, les jeunes disent à la fois tenir davantage à leurs idées et moins chercher à les imposer, ce qui indique une plus grande maturité relationnelle des jeunes à la fin qu'au début des études secondaires.

Les attitudes globales sous-tendant les rapports que les jeunes engagent avec leur entourage apparaissent, par ailleurs, déjà fortement affirmées dès le début de l'adolescence et ne font ensuite que se conforter. On peut donc penser que ces attitudes expriment un consensus idéologique qui n'est pas propre aux jeunes et qui traduit un ensemble de valeurs très largement véhiculées dans les sociétés actuelles. La principale de ces valeurs qui obtiennent une forte adhésion parmi les jeunes est l'altruisme, qui s'exprime par l'importance accordée, dans un contexte de relations, au fait de «se préoccuper des autres et de faire des compromis». Tout particulièrement caractéristique des filles, cette tendance conciliante s'avère également majoritaire chez les garçons, qui sont néanmoins un peu plus nombreux à privilégier l'adoption d'une attitude combative lorsqu'il s'agit d'affirmer et de défendre leurs idées. Les jeunes rejettent par ailleurs, comme principe de vie, tant la soumission à l'autorité que l'égo-centrisme, tant le respect indiscuté des normes sociales que l'obéissance aux seuls intérêts individuels.

Au plan des attitudes, sinon des conduites, les jeunes Québécois se caractérisent donc par une forte intériorisation des idéaux démocratiques, alliant un fort sentiment d'identité personnelle et une tendance tout aussi prononcée au dialogue et à la tolérance, qui s'exprime notamment par une ouverture au pluralisme culturel telle qu'observée dans la population des adolescents Montréalais (D'Khissy et al., 1993). Cela n'en fait pas un groupe à part, loin de là, mais les situe au contraire dans un courant culturel dominant mis en évidence par quelqu'un comme Allan Bloom, dont l'essai controversé qualifie «l'ouverture d'esprit», qu'il observe parmi les étudiants américains d'aujourd'hui, de «grande idée de notre époque» (1987: 24). Toutefois, les étudiants des écoles secondaires du Québec ne semblent pas correspondre en tout point au portrait que trace Bloom de la jeunesse actuelle, notamment en

ce qui a trait au relativisme idéologique. Si les jeunes interrogés dans l'enquête de Cadrin-Pelletier et Nadeau (1992) se disent ouverts aux idées des autres, assez rares sont ceux qui partagent totalement l'opinion que toutes les idées se valent. Leur point de vue semble être plutôt que toute idée doit être évaluée à sa juste valeur quels que soient l'âge et le statut de l'énonciateur. Cela signifie aussi qu'en matière idéologique, ils n'ont pas de parti pris de génération. S'ils se refusent à adhérer à un précepte par simple obéissance à une autorité, qu'elle soit parentale ou autre, plusieurs pensent néanmoins que «les adultes peuvent avoir souvent de bonnes idées». Autrement dit, l'attitude d'ouverture qui prévaut dans les échanges entre pairs s'étend mutatis mutandis aux relations avec les adultes, dont le point de vue ne risque plus, comme cela a pu déjà être le cas, d'être d'emblée taxé de vieux jeu, mais ne profite pas non plus d'un avantage a priori. Il ne suffit plus qu'un adulte parle pour être écouté. Ce qu'on attend de lui n'est pas tant un énoncé de vérité qu'un témoignage d'authenticité. En traitant les adultes à l'égal des pairs, les jeunes ne leur reconnaissent peut-être plus les privilèges de l'âge, mais ils les considèrent par contre dans leur pleine dimension d'êtres humains, avec leur grandeur mais aussi leurs faiblesses et leurs limites.

Si les mêmes attitudes semblent globalement gouverner les relations avec les adultes et avec les pairs, cela ne veut pas dire qu'on a là deux univers de relations interchangeable qui remplissent des fonctions identiques pour les jeunes.

Les réponses à une question de l'enquête de Cadrin-Pelletier et Nadeau (1992) portant sur les personnes choisies pour discuter de sujets particuliers, indiquent une tendance spontanée à prendre les pairs comme interlocuteurs pour à peu près n'importe quel sujet, et à réserver les discussions en famille, et plus précisément avec les parents, surtout pour parler d'orientation (tableau 1).

Si les amis semblent être des interlocuteurs universels, ils paraissent plus particulièrement préférés aux parents pour parler de relations interpersonnelles et, à un moindre degré, de «questions sociales», ce qui semble venir confirmer l'opinion assez largement répandue qui fait des jeunes des spécialistes, sinon des obsédés, de la socialité. Les jeunes, entre eux, se reconnaissent, en tous les cas, une compétence pratique en matière de relations, compétence qui prend de plus en plus d'importance au fur et à mesure qu'ils progressent dans le parcours des études secondaires, et à laquelle les filles semblent davantage recourir que les garçons.

Tableau 1
Personnes choisies comme interlocuteurs
en fonction des sujets de discussion

	Relations avec les autres	Orientations	Questions existentielles	Questions sociales
Ami-e-s	65,2	32,2	30,7	40,7
Frères et sœurs	6,5	5,1	2,5	3,2
Mère	17,4	35,9	23,1	21,5
Père	2,3	14,1	7,1	6,4
Prof (religion-morale)	0,4	0,5	12,2	7,0
Autres enseignants	0,2	1,1	0,7	3,0

Source: Christine Cadrin-Pelletier et Sylvie Nadeau, *Au-delà des apparences. : sondage sur l'expérience morale et spirituelle des jeunes du secondaire*, Québec, Ministère de l'Éducation, 1992, p. 20, tableau 12.

Dans la famille, la mère s'avère une interlocutrice beaucoup plus souvent sollicitée que le père, qui se cantonne surtout aux questions d'orientation scolaire et professionnelle, et dont le rôle reste, même en ce domaine, beaucoup plus effacé que celui de la mère. Depuis quelques années, «l'absence» des pères retient l'attention des psychologues, des psychanalystes et de plus en plus des sociologues (Dulac et al., 1993). Cette préoccupation nouvelle tend à indiquer qu'une évolution est sans doute déjà en cours chez les pères ; cela pourrait bien vouloir dire que les attentes des jeunes à leur égard vont aussi aller en s'accroissant, ce sur quoi nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir plus loin. Les frères et sœurs sont également très peu souvent identifiés comme des interlocuteurs privilégiés, ce qui correspond sans doute en partie à la dimension désormais restreinte des fratries, mais peut aussi vouloir dire que les relations entre frères et sœurs occupent un registre particulier, qui n'est ni celui des amis ni celui des parents, ni celui des confidents, ni celui des conseillers. Nous essaierons également, plus loin, de mieux cerner ce registre.

Suivant le point de vue qu'en donnent les étudiants du secondaire et que reflètent les résultats du tableau 1, ce qu'ils attendent des enseignants semble par ailleurs généralement se restreindre aux échanges strictement scolaires à l'intérieur de la classe. Très peu de jeunes identifient leurs professeurs comme des interlocuteurs privilégiés pour discuter de ce qui les préoccupe, notamment de leur orientation, sujet qu'on pourrait croire pourtant de leur ressort. Les professeurs de religion ou de morale sont perçus un peu différemment, mais les demandes que leur adressent les jeunes, même sur le terrain des «questions existentielles», restent malgré tout assez limitées. Cadrin-Pelletier et Nadeau en tirent comme conclusion que «même si l'école, par ses

programmes d'études ou par ses activités, propose un discours structuré sur le sens de la vie et les défis de l'orientation, il semble bien que l'avenir des jeunes se dessine au sein de la famille, à même les idéaux et les valeurs qui s'y trouvent» (1992: 38).

S'il est sans doute juste de reconnaître un ascendant plus fort du milieu familial que du milieu scolaire sur les jeunes, cette conclusion demande cependant des précisions. D'abord, les résultats d'une question de l'étude de Cloutier *et al.* (1994a, Annexe A, question 19) indiquent qu'une majorité de jeunes du secondaire croient qu'ils pourraient obtenir une attention bienveillante de certains de leurs professeurs s'ils en ressentaient le besoin, ce qui laisse entendre que s'il y a relativement peu d'échanges entre professeurs et élèves en dehors des périodes de cours cela serait dû au moins autant à la non-demande des jeunes qu'à la non-disponibilité des professeurs. Par ailleurs, la présence qu'assurent individuellement et collectivement les professeurs auprès de générations successives d'élèves ne se résume pas aux interactions directes qui peuvent avoir lieu dans et hors de la classe. À l'encontre du discours convenu sur l'absence de figures adultes pouvant servir de modèles aux jeunes, les réponses à une question posée dans l'enquête de Cadrin-Pelletier et Nadeau (1992) montrent que pour plus du tiers des élèves du secondaire, et davantage pour les filles que pour les garçons, l'école s'avère, avant la télévision et avant la famille, le principal lieu où ils disent avoir rencontré quelqu'un, le plus souvent un adulte, qui les a «impressionnés». Parallèlement à sa mission formelle et explicite de transmission du savoir, l'école continuerait donc, de façon indirecte, à remplir une fonction éducative beaucoup plus globale, en fournissant aux jeunes un terrain d'observation sociale privilégié sur un échantillon d'adultes quotidiennement offerts à leur regard, avec leurs qualités d'hommes et de femmes, dans l'exercice de leur fonction. Cela n'indique pas moins l'existence d'une ligne de démarcation assez nette, chez les jeunes, entre ce que l'on pourrait appeler l'espace socio-relationnel, personnifié par la famille et les proches, et l'espace socioprofessionnel auquel l'école est largement identifiée (Cournoyer, 1985). L'étude de Cloutier *et al.* (1994a) l'illustre assez bien en montrant que la majorité des élèves du secondaire disent se sentir à l'aise dans leur école même s'ils estiment que leur opinion y a relativement peu de poids dans l'établissement des règlements. L'image qu'ils projettent du milieu familial est au contraire directement marquée par l'importance qu'on y accorde à leur opinion dans les décisions importantes, cette dimension étant indicatrice de la «cohésion familiale» et, partant, directement liée au «sentiment de bien-être personnel» des jeunes, tout comme le «soutien perçu des amis».

Dans les pages qui suivent, nous allons centrer notre attention sur trois composantes de l'univers socio-relationnel des jeunes, soit les relations familiales, les relations amicales et les relations amoureuses, en essayant de

les situer, dans leurs rapports réciproques, en regard de la dynamique de transition à l'âge adulte.

2. Les relations familiales

[Retour à la table des matières](#)

Les jeunes de quinze à dix-neuf ans vivent majoritairement chez leurs parents: 95% (garçons et filles) de ceux de quinze à dix-sept ans; environ 85% (87% chez les garçons et 82% chez les filles) de ceux de dix-huit à dix-neuf ans (Ravanera, 1995). C'est donc dire que la majorité d'entre eux vivent dans un rapport de proximité quotidienne avec au moins un de leurs parents. L'importance de la famille immédiate ne se ramène pas cependant à une simple co-résidence à l'intérieur du domicile parental, Elle tient pour beaucoup au climat de relation qui prévaut dans le couple parental, entre parents et enfants et à l'intérieur de la fratrie. L'étude de Cloutier et al. (1994a) souligne la contribution de ces différents volets de la vie familiale à la construction du sentiment de «cohésion familiale» et montre à quel point ce sentiment reste un «pivot central» de l'expérience adolescente, qui influe sur le bien-être psychologique autant que sur les rapports à l'école, sur la consommation de drogues et d'alcool aussi bien que sur la façon d'envisager l'avenir professionnel. Signalons enfin que cette étude reste à peu près muette sur la place des grands-parents dans la vie des adolescents. S'appuyant sur les résultats de l'enquête sociale générale de Statistique Canada de 1990, un récent rapport du Conseil de la famille indique, à ce propos, que «41,3% des petits-enfants âgés de 15 ans ou plus voient leur grand-mère ou leur grand-père au moins une fois par mois ou plus, dont 2,3% tous les jours et 12,7% une fois par semaine» (Darveau, 1994: 9). Pour savoir ce que ces relations représentent réellement pour les jeunes, il faudrait pouvoir aller bien au-delà de ces quelques chiffres.

Les adolescents québécois, du moins ceux rejoints par l'enquête Ados, familles et milieu de vie, paraissent, dans l'ensemble, plutôt satisfaits de leur environnement familial (Cloutier et al., 1994a). Il faut dire que près de 50% des étudiants visés n'ont pas répondu au questionnaire et qu'on peut supposer que ceux qui ont accepté de répondre font partie des adolescents les mieux disposés envers un questionnement sur leur expérience sociale et familiale. C'est ce que confirme d'ailleurs en partie l'étude Nos ados et les autres, réalisée par la même équipe auprès d'un échantillon d'adolescents vivant dans

les centres jeunesse du Québec et dont il se dégage une image nettement moins positive de la réalité familiale sous tous ses aspects (Idem: 1994b). Alors que les étudiants du secondaire sont à ce point satisfaits de leur famille qu'ils aimeraient en fonder une semblable, plus de la moitié des jeunes en centres jeunesse ne souhaitent pas reproduire le modèle familial qu'ils ont connu. Aussi révélateur est le fait que la majorité de ces derniers s'attendent à quitter le domicile parental au plus tard à dix-huit ans, alors que les étudiants du secondaire envisagent le faire surtout après l'âge de vingt ans.

En ayant ces limites à l'esprit, il paraît surtout intéressant de voir sur quoi repose principalement la satisfaction de la majorité des étudiants du secondaire à l'égard de leur famille, ce qui devrait, sur un plan plus théorique, permettre de mieux discerner la structure du lien familial dans les sociétés actuelles.

L'étude de Cloutier et al (1994a) montre l'existence d'une forte relation entre la satisfaction des jeunes et leur perception d'une «cohésion» à l'intérieur du groupe familial. Plusieurs critères contribuent à définir cette notion de cohésion familiale, parmi lesquels ressortent deux éléments plus centraux qui recueillent l'un et l'autre un fort pourcentage de réponses très positives, soit *la présence parentale* et *l'entente parentale*.

Les adolescents québécois apprécient que leurs parents (ou au moins l'un des deux) soient «présents à la maison, la semaine, à l'heure du souper». Pourtant, à peine le tiers disent que «le souper est un moment de rencontre important pour les membres de leur famille» sans pourtant que cela n'affecte le niveau de satisfaction globale à l'égard du milieu familial. Ce qui semble attendu des parents, c'est donc moins le respect effectif et quotidien des rituels familiaux, que le maintien d'une régularité domiciliaire et domestique, dont la plupart des parents paraissent d'ailleurs s'acquitter à la satisfaction de leurs grands enfants. Gardiens du domus, les parents sont aussi les dépositaires de la mémoire familiale immédiate: dans la plupart des familles d'adolescents, les anniversaires sont soulignés, moments d'arrêt et de rassemblement susceptibles de revêtir une importance symbolique d'autant plus grande que parents et adolescents ont par ailleurs chacun leur horaire et leur calendrier à vivre, ce qui réduit d'autant les occasions de partage dans le quotidien. À peine le tiers des étudiants du secondaire estiment que dans leur famille ils font souvent des choses ensemble, et la moitié seulement affirment sans réserve que les vacances, chez eux, se prennent en famille. Tous, de plus, ne perçoivent pas d'emblée leur famille comme un lieu d'encouragement mutuel et de forte proximité interpersonnelle. Bref, quand les jeunes se disent heureux de leur famille, cela ne veut pas nécessairement dire que tout s'y fait en parfaite symbiose, mais plutôt qu'ils s'estiment chanceux de pouvoir compter dans leur vie sur une présence stable et fiable des parents.

Un autre élément important du bonheur familial des jeunes est l'entente entre les parents. Les trois quarts des étudiants du secondaire considèrent que «généralement, leurs parents s'entendent bien entre eux». Ce jugement global est à mettre en relation avec d'autres questions de la même enquête destinées à mesurer la présence ou non de violence conjugale entre les parents, questions auxquelles la plupart des étudiants du secondaire ont répondu par la négative, du moins en ce qui a trait à la violence physique. S'il ressort que les parents ne s'échangent pas de coups, il apparaît plus fréquent cependant qu'ils «se chicanent entre eux». On retrouve les mêmes nuances de perceptions dans l'évaluation que les jeunes font du climat familial dans son ensemble. La majorité sont d'accord pour dire que l'ambiance générale est à la «bonne humeur», cependant plusieurs reconnaissent qu'il puisse y avoir d'assez fréquentes disputes entre les membres de leur famille et que des paroles blessantes sont parfois échangées. Le portrait de vie familiale que décrivent les adolescents québécois est donc plutôt serein sans être à l'image d'un grand fleuve tranquille.

Si les réponses à l'enquête de Cloutier et al (1994a) indiquent une sensibilité au climat des relations parentales, elles montrent également que, pour une majorité des adolescents québécois, la stabilité du couple parental n'est pas un idéal à maintenir coûte que coûte. L'opinion voulant que la dissolution puisse être parfois préférable au maintien de l'union même s'il y a des enfants à la maison est tout particulièrement répandue chez les filles. Plus de 80% d'entre elles en effet ne pensent pas que la présence d'enfants doive empêcher la séparation en cas de désaccord des parents. Deux fois plus de garçons que de filles soutiennent à l'inverse que la préservation de l'unité familiale devrait être un frein à la séparation du couple parental. Un peu plus frileux que les filles par rapport à la menace de séparation parentale, les garçons se révèlent également moins critiques qu'elles sur la plupart des aspects de leur expérience de vie familiale, comme si le souci de préserver l'unité familiale les rendait moins exigeants à l'endroit des comportements parentaux.

Le regard plus critique des filles semble par ailleurs correspondre au fait qu'elles sont, d'une part, amenées plus tôt que les garçons à développer leur autonomie quant à certains aspects de leur vie, comme la gestion du temps d'étude, le choix des vêtements et la façon de dépenser leur argent, mais qu'elles sont, d'autre part, soumises à plus de surveillance et de restrictions que les garçons pour les sorties. Le fait qu'elles se sentent autonomes et responsables, tant dans certains aspects de la gestion du quotidien que par rapport à une dimension centrale de la préparation à leur insertion sociale qu'est la scolarisation, peut d'ailleurs expliquer qu'elles puissent vouloir quitter le domicile parental un peu plus tôt que les garçons pour pouvoir jouir d'une liberté d'action que les parents hésitent, par souci de protection, à leur accorder. Moins surveillés que les filles quant aux heures et aux endroits de

sortie, les garçons semblent par contre l'objet d'un suivi parental un peu plus serré de leur cheminement scolaire, de leurs dépenses et de leur tenue vestimentaire, comme si l'accommodement familial adopté pour eux consistait à leur laisser plus de liberté tout en les considérant plus immatures et donc moins aptes à se prendre eux-mêmes en charge. L'attitude implicite des parents vis-à-vis des garçons serait donc de leur aménager un régime qui fasse en sorte qu'ils acceptent de demeurer au domicile parental tant et aussi longtemps qu'ils n'ont pas acquis le sérieux nécessaire pour être autonomes.

Cela dit, les résultats de l'étude de Cloutier *et al.* (1994a) montrent plus de ressemblances que de différences entre les perceptions des garçons et des filles. Cette convergence de fond se confirme dans les portraits que tracent les jeunes Québécois et Québécoises des figures maternelles et paternelles, portraits où se manifeste à nouveau la tendance un peu plus critique des filles et où s'exprime une satisfaction plus grande à l'égard des mères que des pères.

Interrogés à partir d'une même grille sur les relations qu'ils ont avec leur mère et leur père, les adolescents québécois dressent un bilan systématiquement plus favorable aux mères, à une exception près, chez les garçons, qui estiment que leur père prend plus que leur mère le temps de faire des activités avec eux. Autrement, les mères paraissent à la fois plus compréhensives, plus empathiques, plus disponibles pour la discussion, plus soutenantes, plus chaleureuses, plus prodigues de leur affection...

S'ils perdent à la comparaison, les pères s'en tirent malgré tout assez bien, dans la mesure où une nette majorité des garçons et des filles se disent globalement satisfaits des relations qu'ils ont avec leurs 54

pères et expriment à l'égard de ceux-ci une fierté presque égale à celle que suscitent leurs mères. En outre, même si le lien paternel ne se manifeste pas toujours aussi concrètement que le lien maternel, peu de jeunes semblent vraiment douter de l'importance que leur accorde leur père. L'image du «père manquant» (Corneau, 1989) semblerait à cet égard beaucoup plus adéquate pour décrire la relation paternelle des jeunes en centres jeunesse (Cloutier *et al.*, 1994b) que celle des étudiants du secondaire.

C'est en examinant ce que les jeunes aimeraient voir changer dans les relations qu'ils ont respectivement avec leur père et leur mère qu'il est peut-être possible de mieux discerner ce qu'ils perçoivent et attendent de l'un et de l'autre. D'abord, malgré la perception généralement positive qu'ils ont de leurs parents, les adolescents, et plus particulièrement les filles, sont assez nombreux à souhaiter certains changements de comportements et d'attitudes chez eux. Les pères sont plus particulièrement visés, ce qui est à la fois l'indice d'un manque d'adéquation de leur part aux rôles parentaux et de la non-indifférence des jeunes à leur endroit. Or, les changements qu'on attend des pères se

distinguent assez nettement de ceux qu'on attend des mères. Ce que l'on souhaiterait de leur part, c'est d'abord qu'ils soient plus concrètement et plus activement présents, qu'ils aient plus de temps à consacrer à la famille, qu'ils y interviennent davantage dans les échanges verbaux et, demande plus expresse des garçons, qu'ils fassent davantage avec eux des activités et des sorties. De toutes ces demandes, la plus pressante, venant des filles autant que des garçons, touche l'augmentation, par les pères, de leur capacité de dialogue et de communication. Moins critiquées pour leur absence, les mères suscitent pour leur part des attentes qui portent davantage sur le style des relations qu'on aimerait avoir avec elles. Les plaintes des filles à l'endroit des mères portent surtout sur le manque de compréhension dont elles se considèrent l'objet, celles des garçons sur la propension des mères à abuser de la réprobation et de l'invective.

Le résultat le plus significatif, néanmoins, est que 70% des adolescents ne demandent aucun changement dans la relation qu'ils ont avec leur mère et que 60% n'en souhaitent pas non plus dans la relation avec leur père. Du point de vue des adolescents, la société actuelle serait donc loin d'une crise généralisée de la famille.

La place des frères et sœurs dans la vie des adolescents d'aujourd'hui est une réalité assez peu connue et les données de l'enquête de Cloutier *et al.* (1994a) ne permettent pas d'approfondir beaucoup la connaissance que l'on peut avoir en cette matière. La réduction du nombre d'enfants par famille, en accentuant le caractère d'individualité de chacun, a vraisemblablement eu pour effet de renforcer la relation verticale *mère-père/enfant* sans avoir un effet semblable sur les liens fraternels. La fréquentation des garderies, d'une part, et la scolarisation prolongée, d'autre part, accentuent également l'inscription de chacun dans son groupe de pairs, ce qui tend à déplacer sur les amitiés extra-familiales une partie des liens que fournissait auparavant la fratrie. La multiplication des secondes unions a par ailleurs contribué à complexifier la composition des fratries, avec l'adjonction parfois tardive de demi-sœurs ou demi-frères venant modifier l'équilibre familial. Tous ces changements sont susceptibles d'influer sur les liens fraternels sans cependant qu'on puisse facilement en établir l'incidence réelle.

Les résultats de l'étude de Cloutier *et al.* (1994a) montrent que la difficulté de bien cerner la place de la fratrie dans la vie des adolescents d'aujourd'hui ne correspond pas uniquement à un manque de données à ce sujet, mais correspond aussi à la difficulté qu'ont les jeunes eux-mêmes à bien se définir en regard de la fratrie. Seulement le quart des adolescents québécois disent avoir un frère ou une sœur parmi leur groupe d'amis et guère plus nombreux sont ceux et celles qui comptent un frère ou une sœur dont ils peuvent reconnaître l'influence. Comparativement aux amis, les frères et sœurs tiennent assez rarement le rôle de confidents et sont même plutôt perçus comme

d'éventuels délateurs en raison de leur trop grande proximité des parents. Les rapports qu'ont entre eux les frères et sœurs paraissent néanmoins plutôt cordiaux et semblent occuper une place relativement importante dans la vie des adolescents. Cela se traduit en termes d'activités communes et d'échanges de biens et de services, mais la fonction principale de la fratrie paraît se situer à un autre plan, qui est plutôt de l'ordre de ce que Giddens (1991) appelle la sécurité ontologique. La fratrie ajoute en effet au nombre des personnes pour lesquelles l'adolescent a le sentiment d'être inconditionnellement important et desquelles il peut s'attendre à recevoir un soutien indéfectible en cas de besoin. Si la famille tend de plus en plus à se définir autour de la relation fragile *d'au moins un parent avec au moins un enfant*, la présence d'une fratrie, même minimale, semble être un facteur de renforcement du sentiment de confiance des individus. N'est-il pas significatif, à cet égard, que ceux des adolescents qui n'ont pas de frères et sœurs auraient aimé en avoir et que la plupart de ceux qui en ont n'auraient pas préféré être enfants uniques ?

3. Les relations amicales

[Retour à la table des matières](#)

Pour être vécue à l'intérieur d'une fratrie restreinte, l'expérience adolescente est cependant loin de correspondre, pour la majorité, à une phase d'isolement social. Les relations amicales occupent en effet, dans la vie des jeunes, une place tout à fait centrale déjà soulignée par de nombreux auteurs (Bibby et Postersky, 1986; Galland, 1993) et que confirment les résultats de l'étude de Cloutier *et al.* (1994a). À quelques exceptions près, tous les jeunes (99,4%) affirment avoir des amis, et la majorité d'entre eux qu'ils évoluent à l'intérieur d'un large réseau amical, principalement tissé dans le prolongement des regroupements occasionnés par la fréquentation, pendant plusieurs années, d'un même environnement scolaire. Les résultats de l'étude de Cloutier *et al.* (1994b) concernant le nombre et la provenance des amis font voir en effet l'influence directe du cadre scolaire sur la constitution et la composition du réseau amical chez les étudiants du secondaire. Ceci se traduit d'abord par la dimension même de ce réseau, qui compte en moyenne près de 27 personnes, ce qui est un nombre apparemment élevé mais qui correspond, réflexion faite, aux occasions de contacts plus ou moins intimes que permet, pour ne pas dire impose, la fréquentation quotidienne du milieu scolaire. Un autre indice de l'influence du cadre scolaire sur la composition des réseaux amicaux est la mixité de ceux-ci. Même s'il subsiste une tendance à avoir plus d'amis de son

sexe, filles et garçons déclarent avoir, outre leur *chum* ou leur *blonde*, plusieurs amis du sexe opposé. Les données de l'étude ne permettent cependant pas de distinguer, à l'intérieur de ce réseau large, la composition d'un groupe plus restreint de «vrais amis» qui, selon les résultats d'autres recherches, sont plus généralement choisis parmi les représentants du même sexe.

En deçà des facteurs d'environnement scolaire pouvant expliquer l'étendue du réseau d'amitiés à l'intérieur duquel évoluent les jeunes, agissent aussi des moteurs plus subjectifs pour faire de l'amitié une préoccupation, sinon une «occupation» centrale dans leur vie. Dans une étude plus qualitative sur les étudiants du secondaire, Monique Cournoyer a mis en évidence l'importance que revêt, pour les adolescents et tout particulièrement pour les garçons, la capacité même de *se faire des amis* (1985: 212-218). «Pouvoir rencontrer ses amis ou pouvoir s'en faire, précise-t-elle, est d'ailleurs un indice de valeur attribué à de nombreuses pratiques culturelles» (Idem: 213). Dans un chapitre du présent ouvrage, Jean-Louis Paré évoque lui aussi l'étroitesse du lien existant chez les jeunes entre pratiques de loisirs et sociabilité. Cette recherche active de l'amitié est à la mesure du «profit» que semblent retirer les jeunes de l'environnement des pairs. On a vu plus haut à quel point les adolescents ont spontanément tendance à prendre leurs amis comme confidentes privilégiés, ce qui est en soi un indicateur de l'apport spécifique de ces relations entre pairs. L'étude de Cloutier *et al.* (1994a) montre également qu'au-delà du plaisir qu'ils peuvent retirer de la fréquentation des pairs, les adolescents perçoivent très positivement le soutien, réel ou potentiel, que représentent les liens d'amitié. Les filles, en particulier, semblent nouer des amitiés serrées sur lesquelles elles se disent assurées de pouvoir compter au besoin. En revanche, elles sont plus nombreuses à se sentir parfois seules et à avoir vécu un sentiment de rejet de la part de leurs amis. Plus enclines que les garçons à pousser l'amitié jusqu'à l'intimité, elles seraient en même temps plus vulnérables aux variations d'intensité pouvant survenir dans le cours des relations. Sur un plan plus objectif, les jeunes disent par ailleurs tenir compte de l'opinion de leurs amis lorsqu'ils prennent une décision. Plusieurs reconnaissent aussi que leurs amis ont sur eux une influence positive qui les pousse à s'ouvrir et à se dépasser. Certains, en particulier des garçons, admettent également subir l'influence négative des pairs. Mais rien n'indique que face au groupe de pairs les jeunes aient tendance à se départir de leur capacité de choisir et de décider. Comme l'a montré Monique Cournoyer (1985), dans la vie des jeunes, les relations avec les pairs sont précisément valorisées pour leur aspect *non contraignant*, en tant qu'elles permettent aux jeunes de s'affirmer dans leur capacité personnelle à entrer en relations. Or, cette conscience relationnelle présuppose une certaine expérience de la solitude, mise en évidence par Cournoyer et plus récemment par Grand'Maison (1992). Ce qui donne son importance et son sens à la quête relationnelle chez les jeunes, c'est l'émergence, à l'adolescence,

de cette perception de soi comme sujet dans le monde, comme acteur partiellement responsable de son destin personnel et de son insertion sociale.

Caractéristique apparente d'une culture jeune, l'intense activité relationnelle observée chez les adolescents n'est pas non plus sans lien avec une exigence beaucoup plus globale des sociétés actuelles à l'égard des capacités personnelles des individus à créer et entretenir des relations. Comme le souligne François de Singly (1990) en parlant d'une double rationalité que doivent développer les acteurs, l'une «utilitaire», l'autre «humanitaire», le processus d'insertion sociale requiert aujourd'hui des individus que, parallèlement à la démonstration de leur capacité socioprofessionnelle, ils fassent preuve de qualités relationnelles. L'une des fonctions du moratoire psychosocial que constituent l'adolescence et la post-adolescence, serait donc de permettre aux jeunes de développer, dans l'action, ces nouvelles capacités relationnelles désormais requises pour les hommes et les femmes, dans la sphère publique et dans la vie privée. Les relations amicales joueraient notamment un rôle important d'acquisition d'habitus socio-affectifs servant de préparation à la vie amoureuse.

4. Les relations amoureuses

[Retour à la table des matières](#)

L'un des aspects les plus révélateurs de la partie de l'enquête de Cloutier *et al.* (1994a) qui touche à la vie amoureuse des étudiants du secondaire, est que plus des quatre cinquièmes d'entre eux considèrent qu'ils sont «préparés pour vivre une relation affective». Dans les faits, le tiers des adolescents du secondaire de plus de quinze ans déclarent avoir une «blonde» ou un «chum», ce qui correspond d'assez près aux résultats, pour la catégorie des quinze à dix-sept ans, d'une autre enquête réalisée par une équipe de Santé Québec et portant, entre autres, sur la vie amoureuse et sexuelle des jeunes Québécois de quinze à vingt-neuf ans. Les résultats de cette dernière étude, dont l'échantillon n'est pas limité aux étudiants du secondaire, montrent notamment une forte augmentation du nombre de jeunes qui ont un partenaire amoureux stable à partir de dix-huit ans, ce qui coïncide, grosso modo, avec le passage du secondaire au cégep. La même étude révèle également que les jeunes ayant quitté l'école pour le marché du travail ont davantage tendance à nouer des relations stables (Allard *et al.*, 1992).

Suivant les résultats des deux enquêtes, les liaisons amoureuses des adolescents sont relativement durables et, surtout, sont souvent envisagées dans une perspective de longue durée. Alors qu'une faible proportion seulement des jeunes, garçons ou filles, voient leurs relations uniquement à court terme, la moitié croient que leur relation amoureuse actuelle durera plusieurs années, sinon toujours, ce qui fait dire aux auteurs que «[...] les jeunes sont nombreux à prendre au sérieux leur engagement amoureux, ce qui n'est pas sans conséquence dans le vécu des ruptures éventuelles» (Cloutier *et al*, 1994a: 51). Dans les faits, les trajectoires amoureuses des jeunes des nouvelles générations comportent effectivement de nombreuses liaisons successives et donc aussi, par le fait même, de nombreuses ruptures, comme le montrent les données rétrospectives de l'enquête Santé Québec. Parmi les étudiants du secondaire, 60% disent d'ailleurs avoir déjà vécu une peine d'amour (*Idem*), les filles plus souvent que les garçons.

Dans l'ensemble les adolescents se disent, par ailleurs, satisfaits de leurs relations amoureuses, et ceux qui ont de telles relations leur accordent, en moyenne, près de quatre heures par jour, «[...] un seuil, soulignent les auteurs, que plusieurs couples de parents ne pourraient pas atteindre» (Ibid. : 51). Il faut dire que chez les étudiants du secondaire (et sans doute aussi du cégep), les relations amoureuses se nouent et se vivent en partie en territoire scolaire ainsi qu'à l'occasion de sorties avec le groupe d'amis. Chez les jeunes, l'amour et l'amitié constituent des univers de relations qui se cumulent plus qu'ils ne s'opposent. Non seulement les liaisons amoureuses ne prennent pas la place des amitiés, mais les rapports amoureux paraissent se construire eux-mêmes sur le modèle égalitaire de l'amitié. Pour la jeunesse actuelle, la sexualité est également une issue normale de toute liaison durable. Selon les deux enquêtes, l'âge moyen de la première relation sexuelle, chez les jeunes Québécois, est aujourd'hui d'environ seize ans et demie. Ce qu'il faut surtout retenir, c'est que près de 90% de ceux qui se fréquentent depuis plus d'un an sont actifs sexuellement (Ibid.). Par contre, comme le montrent aussi les études de Lévy et Sansfaçon (1994), les jeunes tendent à subordonner la sexualité au sentiment amoureux. Moins inhibés que leurs parents au même âge, les jeunes ne vivent pas pour autant une sexualité tous azimuts. Sur ce plan comme sur bien d'autres, les jeunes font plutôt la démonstration qu'ils disposent déjà, à leur âge, d'une bonne dose de maturité.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Nonobstant les incertitudes associées à la période de plus en plus allongée de l'adolescence, plusieurs facteurs d'évolution faisant partie de ce que Giddens (1992) appelle les transformations de l'intimité semblent se conjuguer pour faire de cet âge de la vie une phase particulièrement dense au plan relationnel. Pour la majorité des adolescents, différents changements survenus dans la sphère domestique ont apparemment eu pour effet de détendre les rapports intergénérationnels au sein de la famille, ce qui rend ainsi plus facile la plus longue cohabitation des jeunes avec leurs parents. Malgré un décloisonnement relatif des rôles et des statuts parentaux, les mères continuent d'être, aux yeux des adolescents, les représentantes prioritaires de la présence parentale et, partant, les architectes principales de la «cohésion familiale». Les jeunes ne font pas pour autant le deuil de la présence des pères et expriment des attentes précises pour que ceux-ci assument de façon plus manifeste leur place au sein de la relation parentale.

Si les relations parents-enfants sont devenues plus «démocratiques» qu'elles ne l'étaient, elles ne se confondent cependant pas avec les relations amicales. Cela se traduit notamment par un assez net partage des fonctions respectives attribuées à la famille (incluant la fratrie) et au réseau des pairs. Si la famille assure la *sécurité ontologique* qui rend possible l'autonomisation, le groupe des pairs fournit aux adolescents un terrain d'expérimentation de leur capacité relationnelle avant le franchissement plus définitif des seuils de l'âge adulte. Dans la société actuelle, ces capacités relationnelles sont tout aussi essentielles à la réussite professionnelle qu'au bonheur familial, ce qui confère aux relations amicales une dimension d'apprentissage qui n'enlève rien de leur authenticité et de leur gratuité.

L'une des caractéristiques du réseau amical des jeunes d'aujourd'hui est sa mixité, ce qui est de nature à transformer les liens d'amitié eux-mêmes tout en créant un nouveau cadre d'émergence de la vie amoureuse. Alors même que la composition plus définitive des couples tend à être reportée assez tard dans la

vingtaine, on semble assister à l'engagement précoce dans des liaisons amoureuses relativement durables au sein desquelles s'inscrivent, comme dimension intégrante de l'amour, la plus grande part des expériences sexuelles des adolescents. Ces nouveaux phénomènes contribuent non seulement à modifier l'expérience adolescente, mais risquent aussi, à plus long terme, d'influer sur l'avenir du couple lui-même.

À suivre.

Léon BERNIER

Fin du texte.